



Simenon au Cinéma

# L'homme de Londres

(Béla Tarr, Ágnes Hranitzky- Hongrie- 2007)

**Scénario** : Georges Simenon, Béla Tarr, László Krasznahorkai

**Image** : Fred Kelemen. **Montage** : Ágnes Hranitzky.

**Musique** : Mihály Vig

**Décors** : Jean Ghesquiere

**Producteur** : Humbert Balsan, Christoph Hahnheiser, Paul Saadoun, Gábor Tényi, Joachim von Vietinghoff

**Durée** : 139 min. Format : 1.66 : 1 noir & blanc.

**Sortie française** : 24 septembre 2008.

## Interprétation

Miroslav Krobot (Maloin), Tilda Swinton (la femme de Maloin), Erika Bók (Henriette), János Derzsi (Brown)



Dès le somptueux plan-séquence inaugural, qui fixe une demi-heure durant la scène du crime, le maître magyar nous place sous hypnose. Noyé par un noir et blanc somptueux, le port de Bastia est une ville-fantôme seulement troublée par quelques hommes hagards dont Maloin, simple aiguilleur d'une gare portuaire, oiseau de nuit un peu trop curieux... Et Béla Tarr de jouer avec le cinéma, étirant les séquences à l'infini en ne quittant que rarement les pas d'un anti-héros guère sympathique. Cinéaste des éléments et de l'implacabilité des destins, il respecte à la lettre l'esprit de Georges Simenon. On retrouve ainsi l'atmosphère poisseuse des premiers Maigret et ces personnages à la morale douteuse, prêts à tout pour l'appât du gain et l'espoir d'une vie nouvelle. Moins aérienne que dans Les Harmonies Weckmeister, la mise en scène de Béla Tarr fait oublier la rigidité de l'interprétation et l'absence cruelle d'émotion provoquée par une narration trop linéaire. L'Homme de Londres reste néanmoins un film important, le dernier acte en date d'un créateur unique qui maîtrise à la perfection l'art cinématographique.

**Yannick Vély** (Film de Culte)

Dans L'homme de Londres, il suffit d'un panoramique d'une lenteur sidérante sur la coque d'un paquebot en guise d'introduction pour reconnaître le style du cinéaste Hongrois en accord avec l'horloge de ses personnages et le rythme de la vie. Après un premier plan-séquence d'environ vingt minutes, Béla ne filmera que des visages transcendés, des regards perdus, des dialogues de sourd. La bande-son de Mihály Vig, compositeur habituel du cinéaste, met en valeur avec discrétion une lente agonie collective. Du roman de Simenon, Tarr n'a conservé qu'une essence délétère pour organiser une illustration personnelle (visuelle et sonore) d'un enfer proche des cercles de Dante où l'argent détruit tous les idéaux humains. Les personnages évoluent dans un espace-temps unique qui abroge toute liberté individuelle et traînent un ennui lourd, en attendant la flamme qui pourra les ranimer. Lors de sa présentation au festival de Cannes il y a plus d'un an, cette merveille a été accueillie dans une ambiance glaciale sous les sifflements et les quolibets de journalistes pleins de morgue. Qu'ils se rassurent : Béla Tarr ne les aime pas non plus. Il ne travaille pas pour eux, de toute façon. Son art ne s'adresse qu'à ceux qui pensent que le cinéma est une affaire de vie ou de mort. Que ce cinéma-là doit prendre son temps pour faire pénétrer le spectateur dans une bulle de ressassement. Comme si c'était la toute dernière fois qu'il vivait. Dernièrement, le réalisateur des Harmonies Werckmeister confiait en interview qu'il ne ferait plus qu'un film après L'homme de Londres et arrêterait le cinéma ensuite, reconnaissant humblement avoir fait le tour de sa capacité à inventer des formes nouvelles mais aussi par

**Le Ciné-club de Grenoble - Mercredi 13 février 2019**

forme de désespoir. "Les spectateurs n'ont aujourd'hui plus envie de ce cinéma-là", assène-t-il avec lucidité. Triste époque, non ?

**Romain Le Vern** (à voir à lire)

L'homme de Londres est un roman de Georges Simenon qui a déjà été porté à l'écran par deux fois dans les années quarante. On comprend que Béla Tarr l'ait choisi car cette histoire de meurtre dans un port ferroviaire offre au réalisateur hongrois un support idéal pour le cinéma qu'il affectionne. Il s'applique donc à créer une ambiance empreinte d'une lenteur extrême qui devient hypnotique et à explorer les tréfonds de l'âme de ses personnages. Désireux de calquer le rythme de son film sur la vie monotone de son personnage principal, Bela Tarr lui donne hélas trop d'importance et s'éloigne de la recherche d'une rythmique propre. De ce fait, le caractère hypnotique de son cinéma ne joue pas ici pleinement, c'est d'autant plus dommage que les images sont très belles (l'affiche du film en donne une idée). On peut bien entendu parler alors de « recherche formelle » mais quand on commence à employer ces mots-là pour parler d'un film, ce n'est généralement pas bon signe !

**L'œil sur l'écran**

D'ailleurs, on pourrait presque faire abstraction de la substance policière pour se concentrer sur l'émotion qu'elle revêt. Et c'est manifestement l'objectif de Béla Tarr qui sous sa précision maniaque recherche le tremblement, la béatitude, l'extase. Pendant plus de deux heures, L'homme de Londres donne juste à ressentir cette présence incroyable des choses de la vie qui à la fois nous dévastent, nous dépassent et nous portent. Une forme de sublime, renvoyant l'homme à sa condition pour l'appeler et le nourrir de son éternité. Comme dans ses autres films, travaillés par la même notion de subjectivité, Béla Tarr compose l'univers intérieur d'un homme seul contre tous, nourri de projections bizarres et de peurs paranoïaques. En terme de rythme, il propose celui de l'ennui chronique (celui qui a tant influencé Gus Van Sant) pour réfléchir sur le sens de la vie. Fidèle à ses marottes, le cinéaste Hongrois propose un discours propre, construit sur une logique rigoureuse, un vocabulaire précis et des notions abstraites. Très loin des volutes sentimentales, il plonge dans le gouffre des pulsions élémentaires, met en scène des personnages en panne sèche d'affection sans fioritures pleurnichardes mais avec une juste dose de rigueur mélodramatique. Pendant ce temps suspendu, sa caméra serpente, observe les personnages, les laisse vivre, saisit les rapports et les situations. Là-dessus, en s'attardant sur tous les petits riens des grands tout des écheveaux sociaux, le scénario devient un modèle de dosage, concentrant avec un maximum de vraisemblance une somme d'événements très riches et presque impensables pour un film de plus de deux heures avec seulement une trentaine de plans.

**Jean-François Madamour** (Chaos)

**Filmographie sélective :** 1979 : *Le Nid familial (Családi tűzfészek)*, 1981 : *L'Outsider (Szabadgyalog)*, 1982, *Macbeth*, 1982 : *Rapports préfabriqués (Panelkapcsolat)*, 1985 : *Almanach d'automne (Őszi almanach)*, 1988 : *Damnation (Kárhozat)*, 1994 : *Le Tango de Satan (Sátántangó)*, 2000 : *Les Harmonies Werckmeister (Werckmeister Harmóniák)*, 2007 : *L'Homme de Londres (A Londoni férfi)*, 2011 : *Le Cheval de Turin (A Torinói ló)*

Film de clôture :

**Un jour sans fin (Harold Ramis, Etats-Unis - 1993)**

**Mercredi 8 juin 2022 à 20 h**